

## **NAISSANCE DE LA MONNAIE : DU LINGOT A L'EURO**

Emmanuel LE ROY LADURIE  
**FIGARO LITTÉRAIRE - HISTOIRE, ESSAIS**  
21/06/2001

La Mésopotamie, babylonienne et autre, n'avait pas de monnaie(s), au sens que nous donnons d'ordinaire à ce mot. Tout au plus disposait-elle d'une « monnaie » entre guillemets : il ne s'agissait pas, en l'occurrence, sur les bords de l'Euphrate, de rondelles, mini-disques ou pastilles de métal précieux, or ou argent, voire cuivre, tellement connues depuis. Les soi-disant « monnaies » de l'ancienne Mésopotamie n'étaient, elles, que des lingots d'argent, tamponnés d'une marque : leur poids était variable, ils servaient principalement pour les transactions les plus distinguées, grosses ventes et achats, paiement de (hauts ?) salaires. Ces transactions exigeaient des calculs, dont les parties prenantes se tiraient fort bien, compte tenu de la susdite variabilité du poids respectif des lingots d'argent.

La naissance ultérieure, tardive somme toute (au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ), de la monnaie dans le sens authentique de ce vocable correspond en fait à une « percée » tant symbolique que technologique ; on pense, dans un ordre d'idées assez analogues, à l'apparition de la boussole ou de l'imprimerie. Disons à tout le moins que les monétarisations de l'économie, même initiales, sont bel et bien des actes de rupture, créateurs d'un nouveau paradigme destiné à durer fermement et à modifier du tout au tout les procédures d'activité comme de pensée dans les secteurs de circulation voire de production des biens matériels.

Les inventeurs officiels et sans doute réels des petites « disquettes » précitées alias monnaies étaient sans aucun doute flanqués de quelques techniciens de gros calibre. Les uns et les autres n'ont rien à voir avec le miracle grec, même s'ils se situent à faible distance (orientale) d'icelui, puisque étant lydiens, autrement dit ouest-anatoliens. Les deux noms qui surnagent, comparables en conséquence mutatis mutandis à ceux de James Watt ou de Gutenberg, intéressent en effet les ultimes monarques de Lydie, ce royaume non négligeable (et non hellénique) situé sur les côtes les plus méditerranéennes de l'actuelle Turquie, et dont la capitale était Sardes. Le premier de ces souverains n'est autre qu'Alyattes (régnant de 610 à 560 avant Jésus-Christ, dates rondes). Ce génie monétaire absolu restera presque oublié jusqu'à Georges Le Rider, lui-même auteur d'un livre désormais fondamental.

Au fil d'un long demi-siècle, Alyattes assura la transition brutale et paradigmatique, menant du lingot à la rondelle. Le second roi « monétariste », et successeur direct d'Alyattes, c'est Crésus, le bien nommé, régnant de 560 à 546 : il sera pour finir, limogé par les Perses ; eux-mêmes se préparant à devenir, par annexion et imitation de la Lydie, grands producteurs de monnaies au meilleur sens de ce terme, parmi lesquelles la darique d'or.

Richissime jusqu'à la veille de sa chute, Crésus fut un peu, financièrement parlant, le Rockefeller ou le Mazarin de son époque. La matière première des pièces, produites sous l'égide successive des dynastes de Sardes, consistait en électrum, alliage d'or et d'argent. Reste à comprendre le pourquoi de cette extraordinaire innovation qu'est le monnayage. Est-on confronté pour le coup à un truc technique, aux fins de stimuler le commerce ? C'est la thèse ou l'une des thèses d'Aristote à ce propos. Elle semble parfaitement évidente, tenant du lieu commun davantage que de la réflexion, celle-ci fut-elle noblement aristotélicienne. Et pourtant, de telles motivations commerciales ne rendent compte que d'une assez faible partie des performances, fulgurantes, du nouveau système bimétallique mis au point sous les auspices du couple auguste que formaient d'amont en aval Alyattes et Crésus.

En réalité les monnaies d'électrum ainsi jetées dans le maelström des moyens de paiement avaient tellement de valeur, aux yeux des Lydiens d'alors, que ceux-ci évitaient autant que possible d'exporter ce numéraire hors de chez eux en direction du lointain négoce, le numéraire en question étant même thésaurisé par ses détenteurs en leur pays natal. Alors faut-il penser, avec d'autres historiens, que la monnaie d'électrum avait pour principal objet de simplifier les opérations comptables ? Proposition elle aussi peu convaincante : les comptabilités des rois de Mésopotamie, travaillant sur de simples lingots, marqués, découpés, étaient déjà d'une parfaite complexité, elles se passaient fort bien du nouveau système comptable, si sophistiqué qu'il pût paraître ; elles n'avaient nul besoin des facilités numériques que leur eussent éventuellement fournies les toutes récentes monnaies d'origine lydienne.

A ces diverses tentatives d'éclaircissement, tantôt valables et tantôt réfutées, Le Rider en ajoute deux autres, qui sont susceptibles de se juxtaposer ou même de se substituer aux précédentes. Selon l'éminent numismate, les néomonnaies lydiennes et puis leurs imitations ou plagiat, tant en Grèce que dans les parties occidentales de la Perse tardive (les plus évoluées) ont largement usé du seigneurage ; en d'autres termes l'électrum dont étaient composées les premières émissions monétaires de ce genre avait pour contenu, grosso modo, 75 % d'or et 25 % d'argent. La rondelle d'électrum ainsi théoriquement mixée (trois quarts d'or et un quart de « métal blanc ») était authentifiée lors des frappes originelles par l'empreinte d'une tête ou d'une patte de lion.

Cette iconographie officielle, solidement marquée sur l'une des faces des monnaies, inspirait confiance. Hélas, contents d'être pris au sérieux, les rois lydiens en profitaient pour escroquer ! Ils réduisaient par des manipulations métallurgiques le contenu d'or des pièces à 50 ou 55 % et ils réalisaient ainsi un bénéfice brut en or du quart ou du cinquième.

C'était déjà l'État tricheur ; les infortunés citoyens n'y voyaient que du feu. Georges Le Rider insiste aussi sur le message idéologique que transmet par ailleurs l'instrument monétaire, maintes fois frappé du profil d'un roi religieux, guerrier, chasseur... Il est vrai que le livre dont nous rendons compte ici n'est pas toujours simple ni facile, pas davantage que ne l'est la matière traitée ; mais pas moyen de faire autrement, tant celle-ci était neuve et mal connue jusqu'alors, au moins dans le grand public. Disons que l'oeuvre majeure de notre numismate vaut bien mieux, à elle toute seule, qu'un vaste nombre d'ouvrages sur d'autres grandes découvertes (la machine à vapeur, la route des Indes, que sais-je encore) lesquels se bornent trop souvent à se recopier les uns les autres... Avec Le Rider, on nage dans l'originalité la plus pure, et du meilleur aloi.

***La Naissance de la monnaie Pratiques monétaires de l'Orient ancien de Georges Le Rider PUF, 208 F.***



Richissime jusqu'à la veille de sa chute, Crésus fut un peu, financièrement parlant, le Rockefeller ou le Mazarin de son époque.  
(Photo Rue des Archives.)

---